

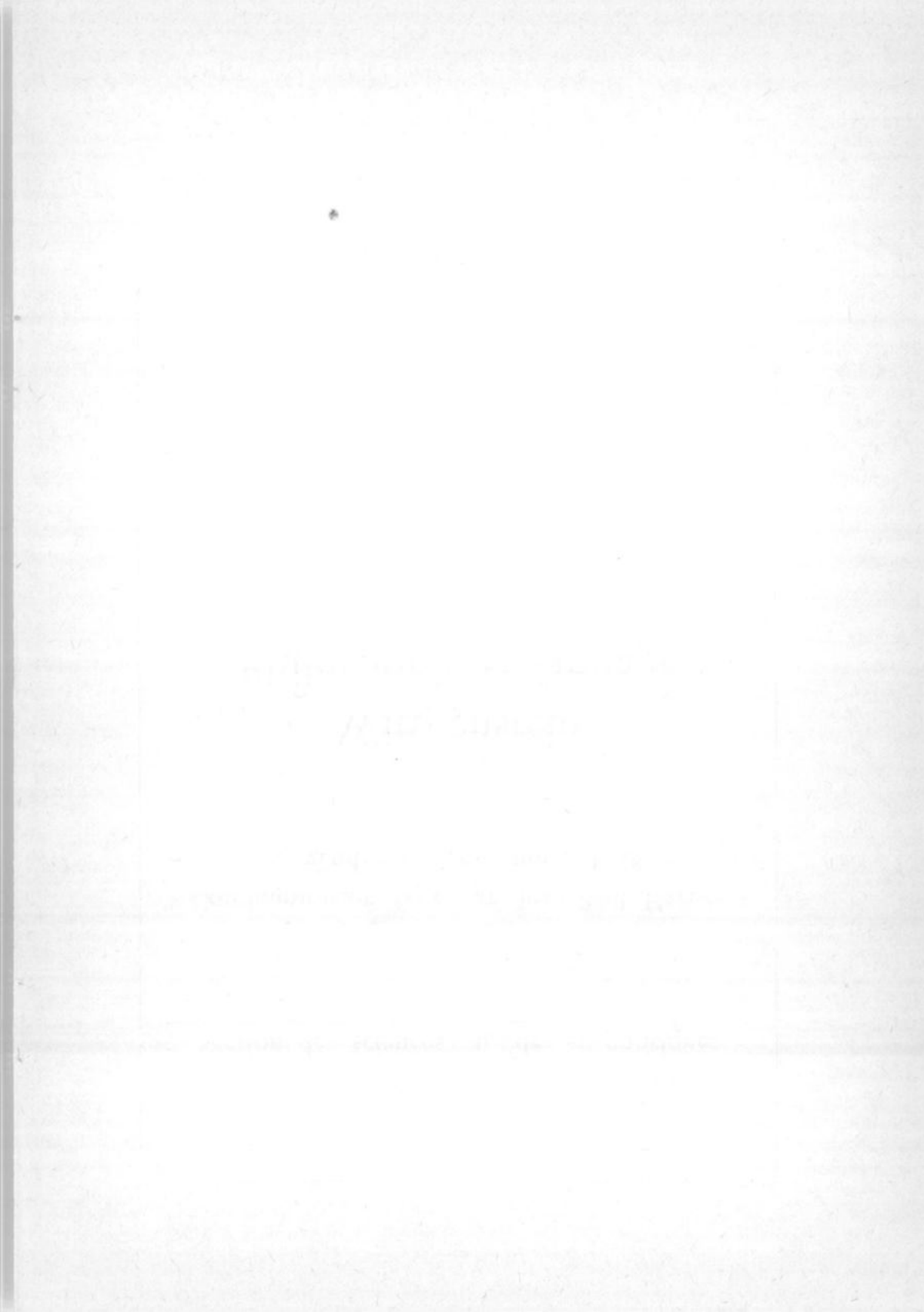
INSTITUT GRAND-DUCAL
Section des sciences morales et politiques

Communication faite par Jean-Paul Harpes
le vendredi, 8 décembre 1978

Wittgenstein
Philosophie et langage

1980

Imprimerie Saint-Paul, société anonyme, Luxembourg



Paroles introductives de M. Carlo Hemmer, président

Nous sommes réunis pour entendre une communication de notre confrère, M. Jean-Paul Harpes, membre de la sous-section de philosophie, sur «Wittgenstein, philosophie et langage».

M. Harpes a fait ses études universitaires à Paris de 1954 à 1958. Il y a fait ensuite un stage au Lycée Louis le Grand. Il enseigne aujourd'hui la philosophie au Centre Universitaire de Luxembourg, à l'Institut Pédagogique de Walferdange et aux classes supérieures de l'Athénée. Il a publié des études et des articles de philosophie. Nous nous rappelons avec délice la docte communication qu'il a faite, à notre section, le 6 novembre 1974, à l'occasion du 250^e anniversaire de la naissance d'Immanuel Kant.

Mais, cher confrère, la méditation philosophique et la formulation précise de la pensée abstraite ne constituent qu'une part de vos activités. Penseur, vous êtes en même temps homme d'action, plein d'entrain et de dynamisme. Votre existence, vous la partagez entre les auditoires des établissements où vous enseignez, votre belle et grande maison de la rue Kahnt, peuplée d'une jeune et joyeuse famille, et la haute montagne que vous aimez conquérir sac au dos, crampons aux pieds et piolet à la main, bravant les intempéries et méprisant la fatigue. Votre audace, votre persévérance, vos connaissances techniques en matière d'escalade font l'admiration de vos camarades alpinistes qui vous ont appelé à la présidence du Groupe Alpin luxembourgeois. A ce poste vous succédez à notre confrère, M. Georges Als, ce qui montre que les membres de notre section n'affectionnent pas que les hautes altitudes spirituelles. Sans doute la solitude de la montagne et le cadre grandiose de la nature inspirent-ils vos méditations philosophiques.

Je vous prie de prendre la parole pour nous parler de «Wittgenstein, philosophie et langage».

Wittgenstein

Philosophie et langage

„Das Buch will dem Denken eine Grenze ziehen, oder vielmehr... dem Ausdruck der Gedanken... Die Grenze wird... *nur* in der Sprache gezogen werden können und was jenseits der Grenze liegt, wird einfach Unsinn sein“¹

C'est ainsi que Wittgenstein définit l'objet du *Tractatus*. Il se propose, indique-t-il, de circonscrire les frontières de la pensée: de préciser ce que nous *pouvons* penser et ce qui est impensable. Sur ce point, que de fois ne l'a-t-on souligné, l'entreprise de Wittgenstein n'est pas sans rappeler celle de Kant. Kant jugeait que la métaphysique classique dépassait, sans s'en rendre compte, les frontières du pensable.² Elle n'avait jamais soumis à une critique systématique notre faculté de penser et de connaître, ses sources, sa logique et ses limites. Si la philosophie voulait éviter de se laisser entraîner, malgré elle, vers le non-sens, elle devait commencer par se faire critique et par définir ses propres limites. *Elle appelait une démarcation rigoureuse des frontières du pensable et du connaissable.*

Les deux entreprises philosophiques n'ont cependant en commun que d'être critiques à l'égard du pouvoir de la pensée.

On aura remarqué que, dans le texte que nous venons de citer, Wittgenstein se corrige immédiatement: il n'est pas possible, juge-t-il, de délimiter les frontières de la pensée sans référence au langage. On ne pourra définir que les limites imposées à l'expression de la pensée par la structure logique du langage. Ceci revient à dire que

¹ *Tractatus logico-philosophicus*, Préface.

² On trouve, à ce sujet, chez Kant, des indications divergentes. Tantôt il juge que nous pouvons *penser* des entités qui ne tombent pas dans la sphère de l'expérience réelle ou possible, mais que nous ne pouvons pas avoir, à leur égard, de *connaissance*. Tantôt il indique qu'un concept, auquel il ne correspond pas d'intuition, est dépourvu de signification. Il semble suggérer que les objets de la métaphysique transcendante ne sont pas même pensables, leurs soi-disant concepts n'étant pas doués de signification *cognitive*.

les seules limites du dicible peuvent être définies. Or ces limites coïncident, on s'en rend aisément compte, avec les limites du sens et du non-sens. S'il y a une sphère de notre vie intellectuelle qui, bien que réelle et peut-être importante, ne peut pas être exprimée en raison de la structure du langage, toute tentative de l'exprimer *quand même* échoue dans le non-sens.

L'enquête kantienne, toute révolutionnaire qu'elle était, s'inscrivait dans les traditions philosophiques du 18^{ème} siècle. Elle portait, en gros, sur la valeur cognitive de notre appareil conceptuel. Il n'était question du langage que subsidiairement. Kant admettait, comme la quasi totalité des penseurs de son époque, que la pensée était indépendante de son expression. Le langage n'en était qu'un véhicule conventionnel. Il ne lui imposait de limites qu'accidentelles. Selon Wittgenstein, les limites que le langage impose à la pensée n'ont rien de contingent. Ce sont des limites *nécessaires*, dictées par la *structure* du langage. La logique du langage *définit* les frontières du *dicible*. Au-delà du dicible, il n'y a, si nous prétendons quand même le dire, que le non-sens. S'il y a un domaine du non-exprimable, il faut, à son égard, se taire.

*

L'enquête sur ce qui est pensable et dicible préoccupe Wittgenstein pendant toute sa carrière. Il n'en conçoit pas moins de manière fort différente, à l'époque du *Tractatus* et sur le tard de sa vie, la méthode permettant de définir les limites du langage.

À l'époque du *Tractatus*, sa méthode est a priori: s'appuyant sur une théorie générale de la représentation (*Darstellung*) et appliquant celle-ci au langage, il aboutit à la conclusion que les limites du dicible sont définies par la structure commune de toutes les langues.

Après la publication du *Tractatus* en 1921, — Wittgenstein a 32 ans — il abandonne pendant huit ans la philosophie. Les raisons de cet abandon sont complexes. Mais l'une d'entre elles est, je crois, qu'il éprouve des doutes à l'égard de sa méthode. Il avait d'ailleurs exprimé des doutes, dès 1914-1916, dans ses journaux. — En 1929, il se sent capable de reprendre un travail créatif et revient à Cambridge, où il avait suivi, avant la guerre, les cours de Russell. Dans le grand ouvrage de sa maturité — les *Philosophische Untersuchungen*, publiées en 1953, après sa mort, préparées par des textes qui ne devinrent accessibles au public qu'à partir de 1958 — la méthode de

Wittgenstein s'est radicalement modifiée. Il ne prétend plus déduire les limites du langage en s'appuyant sur une théorie a priori. Il considère qu'on ne découvrira celles-ci qu'a posteriori.

*

Nous retracerons brièvement la philosophie wittgensteinienne du langage esquissée dans le *Tractatus* et dans les *Investigations Philosophiques*. Nous nous arrêterons quelques instants aux remarques que fait l'auteur sur le statut et le but de cette enquête.

Le Tractatus

A) *La philosophie du langage*

1) *La théorie générale de la représentation*

Les sources de cette théorie sont multiples. Wittgenstein doit beaucoup à Frege et, surtout, à Russell, dont il suivait les cours à Cambridge. Mais certaines constatations, triviales en apparence, peuvent aussi l'avoir orienté. Il fut impressionné par le fait qu'à Paris on reconstruisait des accidents de la circulation à l'aide de modèles réduits de voitures. Les modèles représentaient les véhicules impliqués dans l'accident, les relations spatiales des modèles représentaient les relations spatiales des véhicules.

Il ne faut pas exagérer l'importance de cette constatation qui ne fournissait à Wittgenstein qu'un point de départ parmi d'autres. L'image des modèles réduits nous permettra cependant de comprendre un peu mieux, en première approximation du moins, la théorie de Wittgenstein.

Toute représentation — voilà le principe sur lequel repose la théorie — est une *image*. Par 'image' (ou modèle, cf 2.12), Wittgenstein n'entend pas seulement des tableaux, des dessins, mais aussi des cartes géographiques, des partitions musicales, des ondes sonores (4.014) et, en général, tout ce qui satisfait à quatre conditions que l'auteur introduit axiomatiquement.

Définissons, en vue de les formuler, les termes suivants. Est dite structure d'une représentation l'ensemble des relations que ses éléments entretiennent entre eux. ([Der] Zusammenhang der Elemente des Bildes heißt seine Struktur' 2.15). On appellera 'forme de la représentation' ('Form der Abbildung') la condition de la possibilité de la structure. Dans l'exemple des modèles réduits, la structure est constituée par les relations spatiales des modèles, la forme par la tridimensionalité de ceux-ci. C'est en raison de la tridimensionalité des modèles que leurs relations spatiales sont possibles. Nous pourrons désormais formuler de la manière suivante, les quatre conditions:

Condition 1: Toute représentation comporte des éléments.

Condition 2: Les éléments de la représentation correspondent aux éléments du représenté (,abbildende Beziehung', ,Zuordnung der Elemente des Bildes und der Sachen').

Condition 3: La représentation a une structure définie d'une forme donnée.

Condition 4: La forme de la représentation est commune à l'image et à ce qu'elle représente. Elle est ,Form der Abbildung' *en tant que* ,Möglichkeit, daß sich die Dinge so zueinander verhalten wie die Elemente des Bildes'. (2.151)

Chaque fois que les conditions C1-C4 sont satisfaites, le *fait* que les éléments du modèle entretiennent entre eux telles relations représente le *fait* que les choses entretiennent entre elles les relations isomorphes. C'est ainsi qu'il faut comprendre la thèse 2.141: ,Das Bild ist eine Tatsache' (un fait).

2) La théorie du langage

La théorie du langage, développée dans le *Tractatus*, est gouvernée par plusieurs *principes quasi axiomatiques* dont voici les plus importants:

Pr 1: Tout énoncé doué de signification (,sinvolles Satzzeichen') est un modèle ou une image au sens défini.

Pr 2: La signification des énoncés est parfaitement définie.

Ces principes appellent un commentaire.

ad Pr 1: Une séquence de symboles tracée sur une feuille de papier (,Schriftzeichen') est transformée en énoncé doué de signification par une double opération. Une ,abbildende Beziehung' est établie entre les (ou certains) éléments de la séquence et les éléments d'un état de choses possible (op. 1). Si les conditions définies plus haut sont satisfaites, la structure de la séquence peut servir d'instrument de projection de la structure de l'état de choses (op. 2). ,Wir benutzen das sinnliche Zeichen... des Satzes als Projektion der möglichen Sachlage' (3.11). L'énoncé (der Satz), dans sa relation projective avec l'état de choses, est, au sens défini, un modèle de celui-ci.

Cette explication ne doit pas, bien entendu, cacher le caractère quasi axiomatique du Principe.

ad Pr 2: L'énoncé étant, d'après Pr 1, un modèle au sens défini, les conditions C1 et C2, formulées plus haut, sont satisfaites. L'énoncé comporte des éléments qui correspondent aux éléments de l'état de choses décrit: les noms (3.2, 3.21, 3.202).

Il faut cependant écarter un malentendu possible. Les noms dont il est question ne sont pas les noms d'objets et de personnes qui nous sont familiers.

Le Principe 2, et une théorie inspirée à Wittgenstein par Russell, nous permettent de nous en rendre compte.

D'après Pr 2, la signification de tout énoncé est complètement définie. Entendons que tout énoncé détermine, de manière précise, ce qui est le cas dans le monde s'il est vrai. (cf 4.023). Soit la proposition: 'Le livre est placé sur cette table'. Si elle est vraie, nous savons, d'après Pr 2, que l'objet placé sur la table comporte un nombre défini de pages, qu'un texte est imprimé dessus, que les pages sont en papier ou en parchemin; nous savons par ailleurs que l'objet sur lequel le livre est placé comporte une surface plane etc. Bref, la signification de l'énoncé étant définie d'après Pr 2, les termes qu'il comporte sont complètement analysables et les relations entre ces termes le sont aussi. Or les termes ne sont *complètement* analysables que s'ils sont analysables en termes non analysables, non définissables, simples, c'est-à-dire en termes primitifs (Urzeichen).

Ces termes sont les noms dont il était question plus haut, les éléments de l'énoncé correspondant aux éléments du réel.

On se demandera pourquoi Wittgenstein ne considère comme *véritables* noms que les 'Urzeichen'. La raison en a trait à Pr 1 et à la théorie russellienne des descriptions définies, adoptée, avec certaines modifications, par Wittgenstein. D'après Pr 1, tout énoncé doué de signification comporte des éléments correspondant aux éléments du réel. Or les 'noms' intervenant (comme éléments semble-t-il) dans certaines propositions empiriques ne réfèrent à aucun objet réel. Dans la proposition 'l'Autriche-Hongrie est alliée à la Russie', prononcée en 1920, l'expression 'Autriche-Hongrie' ne réfère à rien de réel. Pour que Pr 1 soit satisfait, il faut que les expressions de ce type, qui ne sont des noms qu'en apparence, soient analysables en véritables noms. Indiquons seulement que la théorie des descriptions définies de Russell fournit l'instrument d'une telle analyse.

On comprendra aisément, après ces développements, que le principe de l'analyse complète soit de caractère axiomatique, non empi-

rique. Une inspection empirique d'un énoncé ne découvrirait jamais sa structure fine (ni, en particulier, les noms qui en sont les éléments). Wittgenstein l'indique d'ailleurs clairement. 'Es ist unmöglich, jage-t-il, die Sprachlogik aus der (Umgangssprache) zu entnehmen. Die Sprache verkleidet die Gedanken...' (4.002).

3) *L'ontologie du Tractatus*

Les Principes Pr 1 et Pr 2 supposent une ontologie atomiste. Les noms simples correspondent aux éléments du réel (Pr 1) si et seulement si ces éléments sont de véritables éléments, c'est-à-dire simples. S'ils étaient complexes, leurs noms seraient, en principe, analysables et ne seraient donc pas des noms au sens défini.

Wittgenstein introduit, à ce point, un troisième principe. Les objets sont indépendants les uns à l'égard des autres. Ils n'entretiennent entre eux que des relations externes. Les relations possibles entre les objets simples sont qualifiées d'états de choses (Sachverhalte) possibles. (a et b et... et n et..., a et non-b et... et non n et... sont de tels états de choses). La totalité des objets simples définit le champ global des états de choses possibles (2.0124). Les états de choses réels (c'est-à-dire les relations réelles entre objets) sont les faits (Tatsachen). Le monde est la totalité des faits (la totalité de ce qui est le cas).

4) *Les incidences de l'ontologie atomiste sur la science*

Les énoncés élémentaires (atomiques) affirment chacun l'existence d'un état de choses. Les objets étant *indépendants* et les états de choses se réduisant à des relations *externes* entre objets, les énoncés atomiques sont indépendants les uns à l'égard des autres. Tous les énoncés moléculaires (complexes) sont des fonctions de vérité d'énoncés atomiques indépendants.

5) *Les limites du langage*

Wittgenstein distingue avec Frege, tout en se servant de ces termes dans un contexte nouveau, 'Sinn' et 'Bedeutung', sens et signification.

L'objet simple associé à un nom est la 'Bedeutung' de ce dernier (3.203). La 'Bedeutung' du nom est donc ce à quoi il réfère. Comprendre un nom, c'est en saisir la 'Bedeutung' (la référence).

Comprendre un énoncé, par contre, c'est saisir son ,Sinn', sa signification. Considérons la séquence de symboles ,Tom aime Marie'. Si un usager de la langue se sert de cette séquence comme instrument de projection de l'état de choses possible que Tom aime Marie, le ,Zeichen' est, par l'effet de cette projection, orienté. Il a un ,Sinn'. Ceci équivaut à dire que la signification du ,Satzzeichen' est l'état de choses projeté.

,Was das Bild darstellt, ist sein Sinn' (2.221)

On établit la vérité ou la fausseté de l'énoncé en confrontant son ,Sinn' avec le réel. (2.222)

Plusieurs conséquences très importantes peuvent être dérivées de ces thèses.

Conséquence 1: Seuls les énoncés décrivant (3.144) des états de choses possibles ou réels, c'est-à-dire des relations possibles ou réelles entre objets réels, sont doués de signification. Ceci équivaut à dire: un énoncé n'est doué de signification que s'il est possible d'énoncer ce qui est le cas dans le monde s'il est vrai.

Conséquence 2: Il suit immédiatement de la conséquence 1 que les énoncés mathématiques et logiques, tautologiques, qui ne nous informent pas sur le monde, sont dépourvus de signification.

,Tautologie und Kontradiktion sind sinnlos' (4.461) (cf 4.462)
Il ne suit pas cependant de cette thèse que, selon Wittgenstein, les mathématiques soient dépourvues d'intérêt. Si un énoncé ne peut pas décrire une forme, il peut cependant la montrer ou la découvrir.

,Der Satz zeigt die logische Form der Wirklichkeit. Er weist sie auf' (4.121).

Ainsi l'expression ,fa' montre qu'il y est question de l'objet a.

Si les propositions logiques et mathématiques ne nous informent pas sur le monde, elles montrent cependant, découvrent ou reflètent la structure logique du monde.

6.13 ,Die Logik ist keine Lehre, sondern ein Spiegelbild der Welt'

Il ne faut pas perdre de vue en effet que le monde est, d'après le *Tractatus*, la totalité des faits et qu'il a une structure logique.

Conséquence 3: Les seules propositions factuelles, nous venons de le voir, sont douées de signification. Or la totalité des propositions factuelles, vraies, coïncide, au sens large de ce terme, avec les sciences de la nature (4.11). La philosophie n'étant pas une science

de la nature (4.12), les énoncés qu'elle formule sont dépourvus de signification.

Conséquence 4: L'énoncé peut représenter toute réalité dont il a la forme, *mais non point sa propre forme.*

„Seine Form der Abbildung... kann das Bild nicht abbilden“ (2.172)

„Der Satz kann die gesamte Wirklichkeit darstellen, aber er kann nicht darstellen, was er mit der Wirklichkeit gemein haben muß, um sie darstellen zu können, die logische Form“ (4.12).

Cette thèse a, à son tour, une incidence directe sur le statut de la philosophie et, en particulier, sur le statut de l'enquête de Wittgenstein. C'est une des plus importantes — sinon la plus importante — et une des plus difficiles du *Tractatus*. On pourra — je crois — la comprendre ainsi: Soit un fait *a* d'une structure donnée. Un énoncé de „même“ structure, décrit ce fait et en reflète la forme. Mais comment la forme logique, commune au fait *a* et à l'énoncé *a* serait-elle décrite, dans un langage satisfaisant aux principes wittgensteiniens? Si un énoncé *b* a la „même“ structure que *a*, il décrit le même fait *a*, mais non la forme commune à *a* et à *a*. S'il a une structure différente, il ne décrit ni le fait *a*, ni sa forme. Il en est de même pour tout autre énoncé et pour tout fait intramondain dont la structure est, ou n'est pas, „identique“ à celle de *a* et de *a*. Aucun fait intramondain ne peut donc décrire la forme logique commune à *a* et à *a*. Un énoncé décrivant cette forme devrait être un fait (3.14) extérieur au monde, ce qui est exclu par la théorie.

B) Le statut de la philosophie

Nous avons tenté de montrer comment s'établit, à l'époque du *Tractatus*, la philosophie wittgensteinienne du langage. Nous tenterons de préciser maintenant comment sont conçus, dans cet ouvrage, le statut et la fonction de la philosophie du langage. Ce statut, nous nous en doutons, est ambigu, puisque la philosophie est, d'après C3 et C4, dépourvue de signification. Nous nous demanderons, par ailleurs, quel est le sort de certaines autres „disciplines“ classiques de la philosophie.

1) Le statut de la philosophie du langage

Les énoncés philosophiques, nous venons de le voir, sont dépourvus de signification. Mais la philosophie n'a-t-elle pas néanmoins, comme les mathématiques, une fonction spécifique?

Wittgenstein insiste sur le fait qu'elle n'est *pas une doctrine*. ‚Die Philosophie ist keine Lehre... Das Resultat der Philosophie sind nicht ‚philosophische Sätze‘ (4.112). La philosophie, en effet, ne nous informe sur rien. Elle n'a ni pour objet, comme les différentes sciences, un domaine du réel, ni comme on l'admettait longtemps, la totalité de ce qui est. Elle ne fournit pas de connaissances consignées dans un corps de propositions proprement philosophiques.

Elle est, au contraire *une activité*. ‚Die Philosophie ist... eine Tätigkeit‘ (4.112). Son objet est l'analyse logique des modèles du réel, c'est-à-dire de la pensée et du langage (4.112). Elle a pour tâche de délimiter ce qui est pensable et dicible et ce qui ne l'est pas (4.114). Cela revient à dire qu'elle doit circonscrire le domaine des sciences de la nature.

Cette tâche comporte deux aspects. D'un côté — voilà l'aspect positif — elle consiste à analyser les concepts et énoncés vagues (4.112), à préciser, par exemple, la signification de concepts catégoriaux comme celui de cause. D'un autre côté, — c'est son aspect négatif — la philosophie a une fonction thérapeutique. Elle doit, en délimitant avec rigueur le pensable et l'impensable, le dicible et l'indicible, éviter que la science elle-même se serve de symboles illicites, dépourvus de sens. ‚... dann immer, wenn ein anderer etwas Metaphysisches sagen sollte, ihm nachzuweisen, daß er gewissen Zeichen in seinen Sätzen keine Bedeutung gegeben hat‘ (6.53).

Cette double tâche peut être conçue de deux manières. Un philosophe puriste, qui veut éviter, à tout prix, d'énoncer des propositions dépourvues de sens, se bornera à s'occuper de sciences. Il veillera à ce que les sciences ne s'égarerent pas dans le domaine de l'indicible, du métaphysique. Il se limitera à une pure ‚Tätigkeit‘: celle d'analyser et d'écarter le non-sens (6.53).

En fait, Wittgenstein n'a pas adopté, dans le *Tractatus*, cette voie, la seule qui soit justifiable en principe (‚die einzig streng richtige‘) (6.53). En esquissant une théorie de la représentation et du langage, il a porté son enquête sur ce qui est, précisément, indicible (cf Conséquence 3): la structure formelle du langage et sa relation avec le réel. Les propositions formulées dans le *Tractatus* sont dépourvues de signification. Elles sont métaphysiques. Elles ne sont cependant établies qu'afin que le lecteur se rende compte, au bout de la démarche, de leur caractère illicite. Il les rejettera comme une échelle dont il n'aura plus besoin. Elles lui auront permis de s'élever à une meilleure compréhension du monde (6.54).

2) *Le sort de quelques 'disciplines' philosophiques classiques*

On aura compris, je suppose, que, d'après le Tractatus, l'indicible n'est pas l'absurde.

L'indicible *est* (6.522) et il est important (6.52). S'il ne peut pas être dit, il se montre pourtant (6.522).

L'appréhension, affective, du monde dans sa totalité — ‚das Gefühl der Welt als begrenztes Ganzes‘, ‚die Anschauung der Welt sub specie aeterni‘ (6.45) — qui pourrait bien être, dans l'esprit de Wittgenstein, une expérience religieuse (cf 6.432), est indicible. Par ailleurs, le sujet logique de la connaissance n'appartient pas au monde. Il est la limite du monde (5.632). En tant que tel, il est indicible. Bref, ni le monde (ou Dieu?) ni le sujet ne peuvent constituer l'objet d'un dire. Ils forment le domaine du mystique (‚das Mystische‘), au sujet duquel il faut se taire. — Or le sujet, le monde dans sa totalité et Dieu forment l'objet par excellence de la métaphysique classique.

On voit sans peine que Wittgenstein ne rejette pas la métaphysique au sens où les empiristes radicaux du cercle de Vienne la rejetaient. Les problèmes métaphysiques, reconnaît-il, et de même les problèmes éthiques, sont réels et vitaux (6.52). Mais on ne peut pas les formuler. ‚(Es) bleibt ... keine Frage mehr, und eben das ist die Antwort‘ (6.52).

Les Investigations Philosophiques

(*Philosophische Untersuchungen*)

Il serait intéressant de montrer comment, et sous quelles influences éventuellement, Wittgenstein abandonnait peu à peu les positions du *Tractatus*. Nous n'en avons pas le temps. Nous nous laisserons surprendre par l'aboutissement de ce processus critique.

A) *La philosophie du langage*

1) *Le rejet des principes du Tractatus*

Dans le *Tractatus*, Wittgenstein se proposait de mettre en lumière, a priori, la structure du langage, en s'appuyant sur une théorie générale de la représentation. Dans les *Investigations Philosophiques*, il constate que cette prétention était illusoire. Il n'y a pas de structure ou d'essence commune à toutes les langues. Il n'y a que des familles de langues présentant des caractéristiques plus ou moins semblables, tout comme il n'y a que des familles de jeux. 'Wir erkennen, daß, was wir 'Satz', 'Sprache', nennen, nicht die formelle Einheit ist, die ich mir vorstellte, sondern die Familie mehr oder weniger mit einander verwandter Gebilde' (108).

Les principes sur lesquels s'appuyait sa théorie n'étaient qu'autant de préjugés.

1 - 1) *Le rejet du Principe 1*

Selon ce principe, tout énoncé doué de signification est une image du réel. Sa fonction est (et n'est que) descriptive. Dans les *Investigations Philosophiques*, Wittgenstein rejette le Principe 1.

'(Dieser) Täuschung ... schließen sich ... andere an. Das Denken, die Sprache, erscheint uns nun als das einzigartige Korrelat, Bild der Welt. Die Begriffe: Satz, Sprache, Denken, Welt stehen in einer Reihe hintereinander, jeder dem andern äquivalent. Wozu aber sind diese Wörter nun zu gebrauchen? Es fehlt das Sprachspiel, (ce qui signifie, dans ce contexte, die Sprache) worin sie anzuwenden sind' (96).

En d'autres mots: le Principe 1 est un pur postulat: les langues réelles n'y correspondent pas.

Précisons quelque peu. Au début des Investigations, Wittgenstein suggère que le Principe 1 est dans le prolongement d'une théorie traditionnelle, inadéquate du langage, qu'il qualifie d'augustinienne. D'après cette théorie (§ 1), les énoncés sont des configurations de noms (cf § 48). Les noms réfèrent à des objets. Leur ‚Bedeutung‘ coïncide avec ce à quoi ils réfèrent. Apprendre une langue, c'est, en tout premier lieu, apprendre à comprendre les mots: à découvrir ce qu'ils désignent.

Or, juge Wittgenstein, la notion de ‚Bedeutung‘ sur laquelle s'appuie cette théorie est primitive. Ou, du moins, elle est le modèle d'une langue bien plus primitive que la nôtre. ‚Man kann ... sagen, es sei die Vorstellung einer primitiveren Sprache als der unsern‘ (2). Entendez que la fonction des langues réelles n'est pas exclusivement, ni même surtout, descriptive. Ces langues appellent un modèle plus complexe.

On voit aisément qu'avec le modèle augustinien, le Principe 1 est rejeté.

1 - 2) Le rejet du Principe 2

Rappelons que, d'après ce Principe, la signification de tout énoncé est absolument claire. Les énoncés sont complètement analysables.

Or ce Principe, juge Wittgenstein, dans les Investigations, est une pure exigence. ‚Je genauer wir die tatsächliche Sprache betrachten, desto stärker wird der Widerstreit zwischen ihr und unserer Forderung (c'est-à-dire le Principe 2). (Die Kristallklarheit der Logik [der Sprache] hatte sich mir ja nicht ergeben; sondern sie war eine Forderung.) Der Widerstreit wird unerträglich; die Forderung droht nun, zu etwas Leeren zu werden‘ (107).

Or il suivait de cette exigence que les éléments de l'énoncé étaient des noms simples, correspondant aux éléments simples du réel, que les éléments du réel définissaient le champ logique des états de choses possibles, que les structures logiques possibles des états de choses étaient aussi les structures possibles d'énoncés possibles.

Au sujet de cette *métaphysique du langage*, Wittgenstein remarque, ironiquement, dans les Investigations:

‚Das Denken ist mit einem Nimbus umgeben. Sein Wesen, die Logik‘ stellt eine Ordnung dar, und zwar die Ordnung a priori der Welt, d.i. die Ordnung der *Möglichkeiten* die Welt und Denken gemeinsam sein muß. Die Ordnung aber, scheint es, muß *höchst einfach* sein. Sie ist *vor* aller Erfahrung... Wir sind in der *Täuschung* (nous soulignons), das Besondere, Tiefe, das uns Wesentliche unserer

Untersuchung liege darin, daß sie das unvergleichliche Wesen der Sprache zu begreifen trachtet... Während doch die Worte ‚Sprache‘, ... ‚Welt‘, wenn sie eine *Verwendung* haben (nous soulignons) eine so niedrige haben müssen, wie die Worte ‚Tisch‘, ‚Lampe‘, ‚Tür‘ (97). L'illusion — métaphysique — de Wittgenstein, dans le *Tractatus*, consistait à croire que le Principe 2 (le Principe de la ‚Kristallklarheit‘) découvrait l'essence incomparable du langage et que la logique du langage découvrait un ordre ontologique très simple, l'ordre des états de choses possibles. Or d'essence incomparable du langage, il n'y en a pas (10). L'analyse de la signification du terme ‚langage‘ doit se calquer sur son usage réel. Cet usage est aussi trivial que celui de n'importe quel autre terme.

Wittgenstein relève, par ailleurs, dans les *Investigations Philosophiques*, que la thèse de l'atomisme logico-ontologique déduite du Principe 2, reposait sur un usage illicite du terme ‚simple‘. La question ‚Tel objet est-il simple ou complexe?‘ est licite — pourvu qu'on puisse préciser à quel égard l'objet doit être considéré. J'ai le droit de dire qu'un arbre est simple si je considère, par exemple, sa forme, sur tel arrière-fond. Il est simple, de même, par rapport à la forêt qui est composée. La question philosophique ‚Les éléments de l'univers sont-ils simples, *absolument*, et non pas à tel égard, est dépourvue de signification. L'usage du terme ‚simple‘ n'est pas défini‘ (47).

2) La «méthode» adoptée dans les *Investigations*

La philosophie du langage qui s'exprime dans les remarques — à peine connectées — des *Investigations* repose, à son tour, sur un Principe. ‚(Es) ist klar, daß jeder Satz unsrer Sprache in Ordnung ist, wie er ist‘. D.h., daß wir nicht ein Ideal *anstreben*: Als hätten unsre gewöhnlichen, vagen Sätze noch keinen ganz untadelhaften Sinn und eine vollkommene Sprache wäre von uns erst zu konstruieren‘ (98).

Contrairement aux Pr 1 et 2 du *Tractatus*, ce principe est suggéré par l'observation du langage réel.

Il énonce — contentons-nous d'une paraphrase — que le *langage ordinaire* est un *instrument de communication adéquat* et qu'il n'est pas question de lui substituer un langage idéal.

Le rejet des quasi-axiomes sur lesquels reposait le *Tractatus* et l'introduction du nouveau Principe entraîne, bien entendu, l'adoption d'une méthode nouvelle.

A l'égard du rejet de Pr 2, Wittgenstein note: „Das Vorurteil der Kristallklarheit kann nur so beseitigt werden, daß wir unsere ganze Betrachtung drehen“ (108).

Il faudra reprendre contact avec le réel. „Wir sind aufs Glatteis geraten, wo die Reibung fehlt... Wir wollen gehen; dann brauchen wir die Reibung. Zurück auf den rauhen Boden“ (107).

Wittgenstein se propose, dès lors, d'étudier le langage ordinaire, tel qu'il est, sans l'idéaliser. „Wir reden von der räumlichen und zeitlichen Sprache; nicht von einem unräumlichen und unzeitlichen Unding“ (108).

Son examen sera, dans un sens qu'il faudra cependant préciser, descriptif. „Die Philosophie darf den tatsächlichen Gebrauch der Sprache in keiner Weise antasten, sie kann ihn am Ende nur beschreiben. Denn sie kann ihn auch nicht begründen. Sie läßt alles wie es ist“ (124).

Ces remarques sont fort abstraites. Afin de les préciser et de les compléter quelque peu, il sera utile, je crois, de toucher quelques mots sur la facture de l'ouvrage.

a) Les Investigations sont une collection de remarques, consignées par Wittgenstein dans ses journaux, de notes prises par des élèves etc. En raison de la complexité de la matière, l'auteur n'a pas pu — malgré son intention originale — les systématiser. A partir d'un certain moment, note-t-il, il n'a plus *voulu* tenter cette systématisation. Ainsi les remarques portant sur des sujets différents (l'analyse des fonctions du langage, celle des notions de règle, de ‚Verstehen‘, de ‚Meinen‘...) sont juxtaposées. Même les remarques consacrées à un même sujet ne sont pas connectées par un principe systématique. Ce sont souvent des ‚esquisses‘, présentant le même sujet dans une pluralité de perspectives. „Die gleichen Punkte, oder beinahe die gleichen, wurden stets von verschiedenen Richtungen her berührt und immer neue Bilder entworfen“ (Préface).

Wittgenstein reconnaît que les esquisses retenues — beaucoup d'autres, à vrai dire, étaient ratées — sont des ‚halbwegse Bilder‘. Elles n'ont que la prétention de présenter un paysage au lecteur. (Préface). L'ouvrage constitue un *album* d'esquisses représentant un paysage logico-linguistique aux contours subtils. L'auteur ne s'opposerait pas, je suppose, à ce que le lecteur *averti* en redresse certaines, en complète d'autres et, en tout cas, les confronte et les compare à l'original.

b) De nombreuses remarques sont dialoguées. Wittgenstein commence parfois — à l'égard de telle question — par esquisser une solution, qu'il ne retiendra pas, mais qui était, éventuellement, la sienne dans le *Tractatus*. Il écarte souvent, — dans le dialogue qu'il conduit avec lui-même — cette solution, en mettant en lumière des aspects de la question, manifestes pourtant, qu'elle ignorait. On a d'ailleurs souvent relevé que les *Investigations Philosophiques* sont, surtout, une suite de tels 'rappels'. (*Erinnerungen* 'reminders'). Fann constate: 'Il n'y a rien dans les *Investigations* que nous puissions appeler, au sens courant de ce terme, un raisonnement, un argument, une démonstration. C'est un livre composé de rappels. Wittgenstein attire notre attention sur certains faits manifestes que nous oublions le plus souvent en philosopant.'

Wittgenstein relève: 'Die Arbeit des Philosophen ist ein Zusammentragen von Erinnerungen zu einem bestimmten Zweck (127).

Plus loin, il note: 'Die für uns wichtigsten Aspekte der Dinge sind durch ihre Einfachheit und Alltäglichkeit verborgen. Man kann es nicht bemerken — weil man es immer vor Augen hat' (129). Il suffit d'ouvrir les yeux pour écarter une série de malentendus philosophiques classiques.

c) L'objet par excellence des *Investigations* — ou, du moins de la première moitié — est l'analyse du langage ordinaire, de ses fonctions multiples, l'analyse des termes 'signification', 'usage', 'règle de jeu', 'compréhension' entre autres. En vue de cerner le fonctionnement du langage et ses fonctions — et l'usage de ces termes — il esquisse une série de 'Sprachspiele' qui constituent autant de modèles partiels du phénomène-langage. Chacun de ces modèles — nous en examinerons un — est un moyen de mettre en lumière certains aspects de la réalité examinée.

Nous ne prétendons pas avoir mis en lumière, par ces remarques, la méthode de Wittgenstein dans les *Investigations Philosophiques*. Il ne met pas, à vrai dire, en oeuvre *une* méthode, mais une pluralité de méthodes complémentaires. Nous en avons relevé quelques-unes.

3) Un 'jeu de langage'

Wittgenstein se sert du terme 'Sprachspiel' dans une pluralité de significations (§ 47).

Il qualifie de 'Sprachspiel' le langage et l'ensemble des activités qui y sont connectées (sens 1). Il se sert, ensuite, de ce terme pour

désigner le processus au cours duquel l'enfant apprend sa langue maternelle (sens 2). En fin de compte, le terme désigne des langages primitifs (inventés par l'auteur), présentés comme modèles de certains aspects du langage ordinaire (sens 3). „Es zerstört den Nebel, wenn wir die Erscheinungen der Sprache an primitiveren Arten ihrer Verwendung studieren, in denen man den Zweck und das Funktionieren der Wörter klar übersehen kann“ (5).

Au début des Investigations, Wittgenstein est préoccupé de montrer que la fonction du langage n'est ni uniquement ni essentiellement descriptive. Il y a un nombre *indéfini* de fonctions et d'usages du langage (§ 13). *Dans un grand nombre de cas, par ailleurs, la „signification (11) d'un terme ou d'une expression coïncide avec son usage“*. Cet usage peut être référentiel, mais, tout aussi bien, impératif, interrogatif etc. (§ 43). Il se peut donc parfaitement qu'un terme ou énoncé ne réfère à rien, mais soit doué, néanmoins, de signification. Tel métaéthicien, inspiré par Wittgenstein, admettra que la signification des termes moraux est définie par leur fonction impérative.

Le jeu de langage que nous analyserons brièvement jette une lumière assez vive sur l'usage impératif des expressions d'une langue extrêmement primitive, ainsi que sur l'usage du terme „comprendre“.

Soient un maçon et son aide qui ne disposent, pour communiquer, en tout et pour tout, que de quatre mots (les mots „cube“, „colonne“, „plaque“ et „poutre“). En cas de besoin, le maçon s'écrie „Plaque!“ ou „Cube!“ Son aide lui apporte ce qu'il demande. Supposons encore que le maçon et son aide aient des enfants auxquels ils enseignent leur langue.

Il sera intéressant de nous demander *comment* les enfants apprennent cette langue primitive, quelle est la *fonction* des quatre termes, en quoi consiste leur *signification* et quel est, à leur égard, le sens du terme „comprendre“.

a) Les enfants, suggère Wittgenstein, apprennent la langue par un „hinweisendes Lehren“ qui se réduit à un dressage (§ 16) élémentaire. Le maître désigne une pierre, y attire l'attention de l'élève et prononce un mot. L'élève, sans doute, dans certains cas, répète le mot que le maître a prononcé (§ 7). Par l'effet de ce dressage, un lien associatif est établi entre le mot et la chose. Le terme „lien associatif“ peut, il est vrai, avoir des significations multiples. Dans notre cas, il *peut* signifier que, chaque fois que l'enfant entend tel mot, l'image de l'objet surgit devant son esprit.

Dans une étape ultérieure, les enfants sont dressés de manière à prononcer certains mots, en cas de besoin, et à réagir de telle ou telle manière aux mots prononcés par un autre. Le jeune maçon, par exemple, apprend à s'écrier 'Cube!' ou 'Plaque!' lorsqu'il a besoin d'un cube ou d'une plaque. Son jeune aide est dressé de manière à apporter des colonnes ou des cubes dès qu'il entend les mots qui y sont associés. Les enfants apprennent à faire de l'usage de ces mots *un moment de leur action*. L'acte de s'écrier 'Plaque!' en cas de besoin, de même que l'acte d'apporter une plaque lorsque le mot 'plaque' est prononcé, s'intègrent dans l'action de construire.

b) La fonction des mots est-elle d'évoquer des images dans l'esprit de celui qui les entend? Telle *pourrait* être leur fonction dans un *autre* jeu de langage. Mais telle *n'est pas* leur fonction, juge Wittgenstein, dans la république des maçons. Leur fonction est, manifestement, impérative (§ 18). Lorsque j'apprends à me servir d'un marteau pour enfoncer des clous, le marteau *prend* pour moi une fonction définie (ou j'apprends cette fonction). Le jeune maçon ayant été dressé de manière à s'écrier 'Plaque!' en cas de besoin, (c'est-à-dire à *se servir* de l'expression «plaque» *pour obtenir* des plaques) 'plaque' a pris pour lui une fonction impérative.

S'il avait été dressé autrement, le même mot aurait pu acquérir une fonction évocatrice, et bien d'autres fonctions.

c) Il est fort plausible d'admettre que, dans notre jeu de langage, la *signification* des quatre termes coïncide avec leur usage. L'apprentissage des enfants étant achevé, *ils savent le sens des mots s'ils savent s'en servir*.

d) Par ailleurs, l'usage des termes 'signifier' et 'comprendre' est connecté. On dit que quelqu'un sait le sens des mots lorsqu'il *comprend* ceux-ci. Or le jeune maçon comprend le sens du terme 'plaque' dès que (13), dans la communication, dans le contexte du travail, en tant que sujet-parlant, il *s'en sert* correctement, c'est-à-dire en conformité avec sa fonction. L'aide, à son tour, comprend le terme 'plaque' lorsque — en tant que sujet-récepteur — il y réagit correctement. 'Versteht nicht der den Ruf 'Platte!', der so und so nach ihm handelt' (§ 6).

*

Il faut, bien entendu, se rappeler que ce jeu de langage — Wittgenstein en a conçu un nombre impressionnant — n'est qu'*un*

modèle *partiel* d'un aspect de l'usage des termes ,apprendre', ,fonction', ,comprendre' dans le langage ordinaire.

B) *L'objet et le statut de la philosophie du langage*

Soyons brefs à ce sujet. Wittgenstein juge, comme dans le *Tractatus*, que la tâche de la philosophie est (surtout) thérapeutique (§ 133). L'analyse du langage doit nous prémunir contre certains abus métaphysiques.

Contentons-nous de réfléchir un instant sur plusieurs formules qui expriment suggestivement cette idée.

„Die Philosophie ist ein Kampf gegen die *Verhexung* unseres Verstandes durch die Mittel unserer Sprache“ (§ 109).

„Was ist das Ziel der Philosophie? — Der Fliege den Ausweg aus dem Fliegenglas zeigen“ (§ 309).

Et, de manière moins métaphorique: „Wir führen die Wörter von ihrer metaphysischen wieder auf ihre alltägliche Verwendung zurück“ (§ 116).

Ces passages, isolés, ne sont, sans doute, pas très éclairissants. Ils suggèrent cependant que, pour des raisons qu'il faudrait préciser, les philosophes des traditions les plus diverses se sont laissés entraîner à donner, à certains termes, une ,signification' métaphysique. L'usage qu'ils font de ces termes *n'est pas conforme à l'usage commun*. Leur usage est l'effet d'un ,Anrennen' de l'entendement contre les frontières du langage. L'usage métaphysique qui résulte de cette révolte contre l'usage commun, constitue un abus. Il constitue, en quelque sorte, un phénomène pathologique, une perversion. Il donne lieu à un ,schlimmer Unsinn' (§ 9). L'abus et les absurdités auxquelles il conduit ne sont pas cependant aisément reconnus comme tels. Au contraire, la tradition métaphysique est — et nous sommes — *ensorcelée* par l'usage, ou l'abus, *profond en apparence*, métaphysique, que nous faisons du langage. L'entendement s'est, en quelque sorte, *empêtré dans les règles du langage*. („...daß wir uns... gleichsam in unsern Regeln verfangen“) (§ 125).

Il est — d'après la métaphore du § 309 — semblable à une mouche qui s'est perdue dans un verre et qui n'arrive plus à en sortir. L'objet de la philosophie du langage est de l'en libérer.

*

Quelle est, se demandera-t-on, sans doute, l'origine et la nature exacte de cet abus? En quoi cet abus est-il, d'après Wittgenstein ensorcelant? Comment l'ensorcellement peut-il être levé? — Nous nous contenterons aujourd'hui de soulever ces questions. Nous y répondrons peut-être une autre fois.

*

Le ton des passages que nous venons de citer, on l'aura constaté, est plus radicalement antimétaphysique que celui du *Tractatus* (qui est par ailleurs un traité de métaphysique du langage). Il n'en est pas moins vrai que Wittgenstein suggère, en plus d'un endroit, que ce dont la métaphysique *parle* abusivement n'est pas nécessairement irréel. L'attitude de Wittgenstein à l'égard de l'indicible, dans les *Investigations Philosophiques*, soulève trop de questions cependant pour que nous puissions l'examiner ici.

Intervention de M. J. Stoffels

M. J. Stoffels relève le système verbal du maçon et de ses apprentis, décrit par L. Wittgenstein, évoqué dans la communication de M. le professeur J.-P. Harpes, et lui demande si les travaux de Wittgenstein sont susceptibles d'avoir exercé une influence quelconque sur les préoccupations de la méthodologie moderne en rapport avec les investigations d'ordre scientifique et pédagogique. En effet, l'articulation entre la connaissance et la compréhension, inhérente à la «Taxonomy of Education Objectives» de B.S. Bloom, recommandée par le Comité de l'enseignement général et technique du Conseil de l'Europe, revêt un certain parallélisme avec celle du scénario tracé par Wittgenstein.

Le professeur J.-P. Harpes relève que Wittgenstein a exercé la profession d'instituteur et s'est employé à concilier la méthodologie pédagogique avec sa logique linguistique. Une influence sur certaines investigations pédagogiques n'est pas exclue.